Sociopoétiques

Pour citer cet article :

Pascale AURAIX-JONCHIÈRE, « *George Sand & le Berry : un territoire-monde* », *Sociopoétiques* [En ligne], 11 | 2026
DOI : https://doi.org/10.52497/sociopoetiques.2917

La revue *Sociopoétiques* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Les articles de la revue sont utilisables sous licences CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, extraits d'œuvres) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

L'Université Clermont Auvergne est l'éditeur de la revue en ligne *Sociopoétiques*.

Sociopoétiques

GEORGE SAND & LE BERRY : UN TERRITOIRE-MONDE

Martine Reid et Vanessa Weinling (dir.), *George Sand & le Berry : un territoire-monde,* Châteauroux, Éditions La Bouinotte, 2026, 197 p. Préface de Michelle Perrot.

À l'occasion des cent cinquante ans de la mort de George Sand, les éditions La Bouinotte publient ce qu'il convient d'appeler un « beau-livre », expression consacrée pour désigner un objet soigné, bellement présenté et richement illustré. Celui-ci réjouit les yeux, orné de nombreuses reproductions iconographiques mais aussi de documents inédits ou de photographies d'art : étendues paysagères mystérieuses, nimbées de « ces brouillards des soirs d'automne que la blancheur du clair de lune rend plus vagues et plus trompeurs encore » (*La Mare au Diable,* VII), ou natures mortes offrant avec bonheur des vues choisies de l'intérieur de la maison de Nohant. La page de couverture donne le ton : le dessin à l'aquarelle de Jules Dupré, « George Sand en costume de Berrichonne » – conservé au musée de la Vie romantique –, peu connu, donne à voir une Sand à la fois traditionaliste et insolite, attachée à une région dont elle adopterait les traits identitaires tout en les transcendant par son statut d'écrivaine.



Jules Dupré, Portrait de George Sand dans un costume typique de la région du Berry, musée de la Vie Romantique

Pavillon, rez-de-chaussée, salle 4, mur 4, n° d'inventaire : 2000.8. Don de Daniel Marchesseau. 44,3 X 31 cm

CCØ.

L'image fait écho au sous-titre de l'ouvrage, « un territoire-monde », qui sert de clé de lecture et permet de relier entre eux les neuf chapitres qui le constituent. Centré sur une approche culturelle du « territoire », il en déploie les manifestations essentielles – vêtement, cuisine, musique, etc. – qui servent d'innutrition à la pensée et à l'écriture (pas seulement celle des romans champêtres) tout en suggérant ou en montrant comment l'écrivaine recrée et enchante ce territoire, qui devient « monde ». Monde social et monde intérieur, données culturelles et appropriation sensible, modèlent l'écriture, qui transmet à son tour une *vision* singulière – car George Sand fait acte de création quand elle dessine les contours d'une région certes unifiée par ses traits géographiques et ethnographiques, mais surtout par une perception artiste de l'espace ainsi rebaptisé : le Berry, chez Sand, c'est la « Vallée Noire » , qui n'existe pas. Cet ouvrage invite ainsi, d'une façon très stimulante, à faire le lien entre champ culturel et littérature, interactions sociales et écriture. Il suggère comment une « terre, [un] terrain, [un] terreau, [un] terroir, [un] territoire privilégié, structur[ent] en profondeur l'imaginaire » d'un écrivain (Martine Reid).

Dans cet ouvrage pluridisciplinaire, on peut choisir ou non de suivre l'ordre des chapitres. L'architecture du livre part de la figure de George Sand pour y revenir *in fine* : ouvert sur un panorama des « mœurs, coutumes, légendes » tels que représentés dans l'œuvre et sur un « état des lieux » approfondi sur « les romans berrichons » (Martine Reid), le volume fait retour sur l'écrivaine dans ses deux dernières sections. Gaëlle Rio, conservatrice générale du patrimoine et directrice du musée de la Vie romantique, explore la dimension esthétique de ce territoire qu'elle présente comme « l'invention d'un paysage sensible » fort apprécié à Nohant. Et il revient à Vanessa Weinling, directrice du Musée George Sand et de la Vallée Noire de La Châtre, de clore ce parcours sous l'angle de la réception, en présentant une chronologie détaillée de l'édification de « la mémoire posthume de George Sand ». Entre-temps les chapitres déclinent un regard politique – avec la « vie politique berrichonne » et le portrait d'une George Sand « républicaine en action » (Carole Rivière) –, et proposent de riches étapes consacrées à tel ou tel domaine des pratiques culturelles de l'époque : « Se vêtir et s'habiller au pays de George Sand » (Amaury Babault), « Une langue régionale » (Guylaine Brun-Trigaud, dialectologue), « La cuisine berrichonne » (Nicolas Raduguet), « George Sand et la musique » (Jean-Yves Patte). Mais il est également loisible au lecteur de cheminer dans ce Berry recomposé en fonction de ses choix personnels : il sera quoi qu'il en soit invité, au fur et à mesure de son avancée, à voir et entendre les choses au filtre de la perception de George Sand. Ainsi se tisse continument le fil entre représentations culturelles et sociales et réappropriation de celles-ci par l'auteure, au service d'une poétique dont se dégagent maintes caractéristiques.

Amaury Babault montre ainsi, en croisant les descriptions vestimentaires glanées dans les romans champêtres et les peintures réalisées par Maurice Sand, mais surtout les « informations fournies au registre d'écrou des condamnés en correctionnelle à la Maison d'arrêt de La Châtre du 12 février 1848 au 3 février 1854 » où « l'habillement est minutieusement décrit », que la romancière simplifie et homogénéifie la description à

des fins d'idéalisation : « elle idéalise ainsi la stabilité du monde paysan et l'oppose aux milieux aisés » plus enclins à la variété dictée par les modes. Bien qu'elle respecte par ailleurs de façon scrupuleuse l'évolution des costumes, formes ou étoffes, l'attention réaliste se mettant alors au service d'une réflexion sur le rapport – au besoin émotionnel – des personnages au temps, elle n'hésite pas à se jouer de référents qu'elle connaît pourtant parfaitement pour mieux circonscrire et mettre en images cette « Vallée Noire » dont elle modèle à son gré les contours. La variété attestée des coiffes cède ainsi la place à une représentation unifiée, centrée sur la coiffe « *bouche-four* », qui devient à ses yeux le « symbole vestimentaire de son petit terroir ».

Parfois, c'est au lecteur d'entreprendre la réflexion à partir de données complexes, qui montrent par exemple le travail d'intégration par l'écrivaine de termes dialectaux dans ses textes. En travaillant sur un corpus réduit extrait du *Dictionnaire de mots berrichons recueillis de A à Z* par Sand dans les années 1840 – qui contient 784 « formes ou expressions différentes » –, Guylaine Brun-Trigaud propose d'examiner les entrées biffées pour « témoign[er] de l'ancrage du vocabulaire recueilli par George Sand à Nohant ». L'ancrage géographique de ces termes et la mention de leurs potentielles occurrences dans l'œuvre sont représentatifs d'une démarche poétologique, sociale et linguistique essentielle pour l'écriture de nombre de fictions narratives, démarche qui repose sur l'usage et les milieux sociaux corrélés à ces mots. Les riches chapitres consacrés à la cuisine ou à la musique ouvrent d'autres portes sur la vie, l'œuvre et l'environnement socioculturel de George Sand. Gaëlle Rio souligne l'intérêt de l'écrivaine pour la peinture de paysage, qui « acquiert […] une autonomie esthétique nouvelle » au cours du XIX^e^ siècle et donnera naissance à l'école de Barbizon. Sand reçoit à Nohant des peintres comme Jules Dupré ; elle y accueille Eugène Lambert et Delacroix y séjourne à plusieurs reprises. Ce goût s'explique par l'attention aiguë que la romancière porte à la nature. Elle-même s'applique à la transposition picturale de paysages dans ses dendrites. Or les paysages et les notations naturelles occupent une place de choix dans l'écriture romanesque, non sans lien avec cette esthétique picturale.

Le dernier chapitre, « George Sand : de l'appropriation berrichonne à la reconnaissance nationale (1876-2004) », explique comment se construit une mémoire au fil des mutations sociohistoriques d'un pays et de l'évolution des représentations. On suit en l'occurrence la transformation d'une « mémoire rustique », « rurale et affective » (Vanessa Weinling) – qui s'édifie en 1876 à la mort de l'écrivaine, dont on fait la « figure patrimoniale d'un terroir » – en un « symbole républicain et féministe », à l'échelle nationale cette fois, lors du bicentenaire de 2004. L'exposition des étapes successives de la « transformation d'une mémoire intime en patrimoine collectif » condense un ensemble de processus qui procèdent d'une histoire des mentalités, modelée par l'évolution des représentations sociales. Cette histoire vient opportunément clore ce bouquet d'études convergentes en ce qu'elles assemblent éléments contextuels et aperçus du positionnement de George Sand, femme et écrivaine, dans ce Berry du XIX^e^ siècle, terre élue, restituée et réinventée par l'écriture.

Pascale Auraix-Jonchière
CELIS, Université Clermont Auvergne